Document generated on 08/11/2025 2:10 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Écrasons l'infâme!

François Barcelô. *Aaa, Aâh, Ha ou les amours malaisées*. L'Hexagone, 1986

Guy Cloutier

Number 27, March–April 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20692ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cloutier, G. (1987). Review of [Écrasons l'infâme! / François Barcelô. *Aaa, Aâh, Ha ou les amours malaisées*. L'Hexagone, 1986]. *Nuit blanche*, (27), 4–4.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

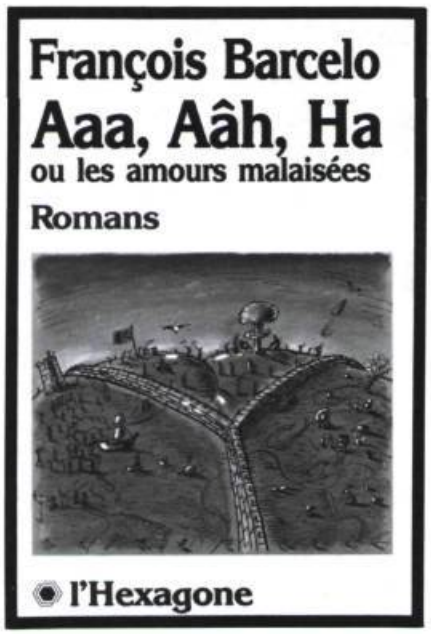
https://www.erudit.org/en/

par Guy Cloutier

ÉCRASONS L'INFÂME!

Il serait difficile de commenter ***Aaa, Aâh, Ha ou les amours malaisées*** de François Barcelo sans faire référence tout à la fois à l'œuvre de Rabelais et à celle de Voltaire. C'est là un parcours presque obligé tant il est vrai que notre rapport à l'humour romanesque est balisé, d'une part, par le personnage du bouffon dont les pitreries et les grossièretés camouflent difficilement la puissance et la générosité de ses attaques contre l'appareil social et, d'autre part, le personnage candide du naïf dont le statut de victime désignée illustre la cruauté d'un monde qui prétend agir au nom de la pensée raisonnante. Le roman humoristique, du moins dans la tradition française, apparaît ainsi comme une littérature de combat qui utilise les forces conjurées du rire afin de dénoncer les forces obscurantistes qui avilissent les êtres et de pourfendre l'intolérance, la bêtise et le préjugé.

Rabelaisien, le roman de Barcelo l'est assurément par le registre de l'humour dans lequel il s'inscrit. Nous sommes loin ici de l'humour attendrissant du clown qui cherche à déborder le monde par la voie de son intériorité. Tout l'art du clown, avec ses raffinements et ses délicatesses, repose sur la litote: entre ses mains le moindre objet, l'événement le plus banal, l'incident le plus insignifiant suffisent pour imaginer tout un univers où la vie serait autre. Les personnages mis en scène par Barcelo sont au contraire des bouffons dont l'humour s'attaque de plein front au monde par la voie de la démesure. Le rire du bouffon, avec ses grossièretés et ses pitreries outrancières, repose en effet sur l'hyperbole: chaque sentiment, chaque situation grossis jusqu'à la démesure, le grain de sable, sous l'œil truculent du bouffon, devient aussi important qu'une montagne, le moindre désir met en branle la gamme complète des émotions et des appétits. Le rire grimaçant du bouffon s'apparente alors au débordement affectif du mélodrame: par la voie de la distorsion et de l'exacerbation du sentiment, tous deux traitent de



l'encanaillement que subissent les émotions, les idées et les relations entre les êtres. Tous deux s'attaquent aux bases même du monde en prenant un malin plaisir, avec entre les mains l'arme perfide du mauvais goût, à brouiller les cartes par l'insertion du comique dans le grave (au moyen de la naïveté, de l'ignorance et de la paresse), du grotesque dans le tragique et de l'absurde dans le logique.

La fable imaginée par Barcelo et qui relate la vie sur une planète nommée Coquecigrue, depuis le Big Bang originel et l'émergence de trois continents aux propriétés géographiques et climatiques fort différentes, jusqu'à l'histoire et l'extinction des civilisations qui s'y sont enracinées, rappelle alors, par le sel de sa morsure, la satire voltairienne. Tout est ici prétexte pour dénoncer les abus de la raison raisonnante, depuis le syllogisme, la fausse naïveté et la simplification abusive, tout est mobilisé afin de piéger la logique sur son propre terrain et insérer le grain de sable de l'impertinence dans la mécanique à penser. Le roman de Barcelo affirme alors son véritable propos: notre prétention à nous croire le nombril du monde, à nous croire les meilleurs, les premiers de l'alphabet de la vie, et à nous défendre contre tout ce qui serait susceptible de remettre en question la primauté de notre rang, nous entraîne inéluctablement vers notre perte. Émotivement, nous sommes restés au stade de la préhistoire et l'avenir entre nos mains, si raffinée soit notre technologie, n'est que l'arme aveugle de notre propre bêtise.

«Le coq jaloux combat seul sur son tas de fumier», s'écriait jadis Voltaire. Le rire truculent de Barcelo nous en apporte aujourd'hui, avec une virtuosité assez rare dans la littérature d'ici, une dérisoire confirmation. ■

François Barcelo. *Aaa, Aâh, Ha ou les amours malaisées*. L'Hexagone, 1986;